

Six notes à propos de l'onomastique langevinienne

André Gervais

Volume 22, Number 3 (66), Spring 1997

Gilbert Langevin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201319ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201319ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gervais, A. (1997). Six notes à propos de l'onomastique langevinienne. *Voix et Images*, 22(3), 443–459. <https://doi.org/10.7202/201319ar>

Article abstract

This study is the outcome of a long work of consultation and investigation leading to the accurate recording of a wide range of facts, names dates and titles (e.g., "Gilbert Langevin/de l'Assemblée Nationale Amériquoise"), many of which had never previously been established. It is also the outcome of a rereading of all of Langevin's works, including, in particular, the *Écrits de Zéro Legel*. In six points, the author locates and provides a reading of the non-systematic "Langevinian system" and its accomplishments. "Overground" or "underground," individual or collective, public or private, paratextual or textual, these accomplishments are located, in any case, at the place where the margins of living and writing break off.

Six notes à propos de l'onomastique langevinienne

André Gervais, Université du Québec à Rimouski

Issu d'un long travail de consultation et d'enquête grâce auquel ont été rassemblés et précisés un bon nombre de faits, de noms, de titres (« Gilbert Langevin / de l'Assemblée Nationale Amériquaise », par exemple) et de dates dont beaucoup sont inédits, issu également d'une relecture de l'ensemble de l'œuvre (et, particulièrement, des Écrits de Zéro Legel), cette étude propose, en six points, une mise en place et une lecture du non systématique « Système langeviniste » dans ses réalisations tant overground qu'underground, individuelles que collectives, publiques que privées, paratextuelles que textuelles, de toute façon à la brisure des marges du vivre et de l'écrire.

Il suffit de lire *Les écrits de Zéro Legel*¹, rédigés pour une large part durant les années soixante, ou de consulter le fonds Gilbert-Langevin à la Bibliothèque nationale du Québec (fonds constitué, à partir de 1970, de documents datés de 1958 à 1993) pour constater que, constamment, tant *overground* qu'*underground*, tant dans les textes et écrits publiés (livres, affiches, prospectus, etc.) que dans les très nombreux commentaires et notes griffonnés sur des manuscrits d'œuvres, sur des chemises ou sur toutes sortes de morceaux de papier, s'est posée à l'écrivain la question du nom propre : pseudonyme, titre à accoler au patronyme ou au pseudonyme, nom de sa maison d'édition, titre de son spectacle d'auteur-compositeur-interprète, acronyme, etc. Il suffit de lire et de consulter pour constater que tout bouge, l'auteur nommant et renommant, plaçant et déplaçant, reconfigurant constamment, à partir d'un nombre restreint d'éléments graduellement mis en place, cette matière.

Le mobile d'Alexander Calder, qui bougera bientôt, avec ses tiges et ses pales, selon le temps qu'il fait, se déplaçant ainsi sans cesse dans

1. Gilbert Langevin, *Les écrits de Zéro Legel*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Prose du jour », 1972. Désormais, toute référence à cet ouvrage sera indiquée par le sigle *EZL*, suivi du folio.

l'espace, pourrait tout à fait en être l'emblème. Marcel Duchamp, en 1932, n'a-t-il pas proposé non seulement d'appeler *mobile* cette région de l'œuvre caldérienne, mais de formuler ainsi, afin de faire sentir le passage d'un mot à un terme, tel carton d'invitation : «Calder / ses / mobiles.»

Note 1

C'est à l'été de 1958, à Roberval, au Lac-Saint-Jean, que Gilbert Langevin fonde les Éditions Atys, en publiant un recueil collectif, *Nouveautés poétiques*, dont il est autant l'un des auteurs que l'éditeur (*editor* et *publisher*). L'aspect amateur (mise en pages, typographie, contenu des textes) de ce premier contact avec l'institution littéraire, aujourd'hui, saute aux yeux. Il n'empêche que le nom d'Atys, même pour des étudiants du cours classique, n'est pas banal. Il fait allusion, bien sûr, à la mythologie grecque et romaine, mais aussi à tel recueil de poèmes en vers comptés et rimés — une rareté dans l'œuvre essentiellement romanesque — de François Mauriac : *Le sang d'Atys* (1940). Je résume l'argument : Attis (ou Atys), jeune berger de Phrygie, en Asie Mineure, est si beau qu'il mérite d'être aimé par Cybèle, personnification de la puissance de végétation de la nature entière et mère des dieux, mais d'une passion chaste ; il ne peut toutefois résister à l'amour d'une nymphe et Cybèle, irritée, abat un arbre à la vie duquel la vie de la nymphe est liée, et frappe Attis de folie ; au cours d'une crise, il s'émascule et meurt de cette mutilation ; Cybèle le ressuscite sous la forme d'un pin².

En 1966, année de l'écriture de ses premières chansons, Gilbert Langevin fait explicitement allusion et à la mythologie et à Mauriac : «Atys, je parle toujours du même berger québécois dont Mauriac a tiré des poèmes beaux comme Théo Sarapo.» (EZL, 70³) Mais il en déplace les paramètres : le berger n'est plus phrygien et de l'Antiquité, mais québécois et contemporain⁴, et l'œuvre mauriacienne, tirillée (Cybèle : panthéisme et chair — passages en alexandrins / Atys : christianisme et grâce — passages en heptasyllabes), est littéralement passée au fil d'un «beau comme» surréaliste. Plus tard, il dira : «Je considérais Atys, un berger, comme me représentant vis-à-vis la ville, Cybèle⁵.» Jeune homme de la campagne (La

2. D'après Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, 3^e édition corrigée, Paris, Presses universitaires de France, 1963 [1951], et d'après le *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Seghers, 1962.
3. Les pages 65-85, intitulées «Flash-back», ont été écrites durant l'été de 1966 et publiées par Zéro Legel, pseudonyme de Gilbert Langevin, dans *Quoi*, vol. 1, n° 1, janvier-février 1967.
4. C'est en 1962 que Théo Sarapo, pseudonyme de Théophanis Lamboukas, jeune chanteur d'origine grecque, entre dans la vie et la carrière d'Édith Piaf. Sarapo («Je t'aime», en grec) / poèmes.
5. Gaëtan Dostie, «Gilbert Langevin, messenger de l'événement» (entrevue), *Le Jour*, 6 juillet 1974, p. V2. Déjà en 1962, il disait à Madeleine Leblanc («Propos d'un jeune éditeur», *Le Droit*, 24 novembre 1962, p. 24) : «Les Éditions ATYS furent d'ailleurs affiliées

Doré, Lac-Saint-Jean) qui, à la fin de l'été de 1958, effectivement, part pour la ville (Montréal): il ne fait plus de doute que ce «je» et ce «berger québécois» ne sont, dans l'objectivation, qu'une seule personne, que la «poésie, poésie, petite chèvre au lait de nacre... coup de couteau dans le ventre des inepties frigides» (EZL, 19) est un rappel et du berger et de la Phrygie, qu'«[a]insi va l'asie toute cette asie qu'on oublie dans la géographie» (EZL, 29), un rappel et de l'Asie mineure (ici écrite en lettres minuscules) et d'une chanson de Tex Lecor («Ainsi va la vie»), bien connue à l'époque⁶.

Même l'émasculature a son équivalent: en brisant une vitre parce qu'il ne peut entrer chez sa compagne, une nuit de mai 1965, Gilbert Langevin se coupe onze tendons au bras droit. «Certains hommes sont des moutons. 1-2-3-4-5-6-7-8-9 et je m'endors sous anesthésie. [...] Je ne suis plus qu'un bras pour Pierre Vaillancourt, chirurgien. D'autres se ruent, qui sur mes pulsations, qui sur mon ventre contracté, etc... etc... Intervention inhumaine.» (EZL, 69) Même tel petit doigt y trouvera son compte: là remuant encore au-delà de la mort d'Attis (dans l'une des versions de la légende), ici restant rigide et légèrement replié à la suite de cette blessure.

Enfin, lorsque Gilbert Langevin déclare en 1974: «Je suis rentré épisodiquement dans la bergerie, dans le système [...]. Et puis j'ai réalisé que ce n'est pas dans ces milieux que je trouverai ma voie, celle qui me convient. J'ai donc quitté la sécurité [...] et j'ai repris ma vie aventureuse, ma vie de *bum*, ma vie de poète de ruelles⁷», faisant allusion aux différents emplois salariés qu'il a occupés de 1963 à 1968, il dissocie son moi, écrit en minuscules («9-8-7-6-5-4-3-2-moi», EZL, 84) ou en majuscules («MOY; Y un peu comme dans A T Y S», EZL, 80), de son représentant en mythologie dont le nom, à partir de 1965, estime l'éditeur, «est devenu une étiquette comme HEINZ⁸». Qu'on le prenne par le début (Cy / bèle) ou par la fin (At / ys), il tend, en effet, vers Z ou Zéro.

Déjà, à la rime en -(t)ys ou en -is(te), se conjoignent Attis-berger et Atys-éditeur (infratextes: Édith / éditeur ou encore sang d'Atys selon *Mauriac* / sang d'Atys selon *Morgan*⁹), se disjoignent système capitaliste

(pendant cette époque [à partir de novembre 1961]) à l'Université Ouvrière, école d'éducation politique, et à l'Union du Jeune Québec dont je fus un des fondateurs. Un grand courant d'enthousiasme m'a alors pénétré. ATYS, mythe grec, devenait réalité canadienne-française.»

6. Tex Lecor, *Complexe de la chanson canayenne* (London, 1960).

7. Jean-Claude Trait, «Langevin, poète à la fois cactus et fleur bleue» (entrevue), *La Presse*, 19 janvier 1974, p. D2.

8. François Hébert, Marcel Hébert et Claude Robitaille, «Interview: Gilbert Langevin», *Hobo-Québec*, n°s 5-7, juin-août 1973, p. 23.

9. La compagne de Gilbert Langevin, à cette époque (1961-1969), rue Lartigue puis rue Panet, est Liliane Morgan; première dédicace à Liliane Morgan dans *Symptômes*, Montréal, Éditions Atys, 1963.

et «Système langeviniste» (EZL, 79). *Mort* et résurrection : à l'époque où les Éditions Atys ralentissent nettement leurs activités (avant 1970, la dernière publication remonte à 1965), Gilbert Langevin écrit les derniers recueils de la première partie de son œuvre (*Noctuaire* en 1965 et *Pour une aube* en 1966-1967, publiés tous deux en 1967 aux Éditions Estérel), recueils sur lesquels, d'ailleurs, se termine la rétrospective qui en rassemble presque tous les morceaux (*Origines 1959-1967*, publié en 1971 aux Éditions du Jour).

Note 2

Le fraternalisme. Gilbert Langevin dit en avoir «inventé» le terme :

Ça peut paraître prétentieux, j'ai fondé une philosophie : le fraternalisme. C'était un mélange d'existentialisme [et] de marxisme, qui correspond pas mal à ce que je suis. Des rencontres eurent lieu. Nous avons publié 5 cahiers qui expliquaient, d'une façon un peu schématique, ce que nous entendions par là¹⁰. J'avais inventé le terme, je pensais que d'autres — comme François Gagnon¹¹ — formuleraient la philosophie, une philosophie qui aurait été faite par plusieurs¹².

Cette philosophie n'aura jamais été vraiment formulée. À peine peut-on dire qu'elle est «un mélange d'existentialisme, de surréalisme et de marxisme», dira Gilbert Langevin en 1977¹³, plutôt «un mélange d'existentialisme (Sartre), de personnalisme (Mounier) et de marxisme», suggère André Marquis. Or ce terme, fait manifestement sur *paternalisme*, est, on le sait maintenant, l'homonyme d'un autre¹⁴ dont un exemple tiré de *La force de l'âge* (1960) de Simone de Beauvoir fait foi. Plus un mot côté de Beauvoir, plus un terme côté Langevin. Si la chose semble advenir à l'automne de 1961, la première occurrence — *Les Cahiers fraternalistes* —

10. Ces cinq «cahiers» sont, en fait, les cinq publications de la collection «Silex» des Éditions Atys : *Nouveautés poétiques* (collectif, juillet 1958); Olivier Marchand, Pierre Châtillon et Louis Caron, *Silex 2* (collectif, mars 1960); Jean Gauguier-Larouche, *Cendres de sang* (février 1961); André Major, *Le froid se meurt* (avril 1961); *Les Cahiers fraternalistes* (collectif, mars-avril 1964). Comme on le constate, il s'agit plutôt et seulement de cette dernière publication. Voir l'important article d'André Marquis : «Le rêve fraternaliste. Les Éditions Atys», Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec (GRELQ), *L'édition de poésie. Les Éditions Erta, Orphée, Nocturne, Quartz, Atys et l'Hexagone*, Sherbrooke, Éditions Ex Libris, 1989, p. 163-190.
11. Il s'agit de François-Marc Gagnon, historien d'art aujourd'hui bien connu, professeur à l'Université de Montréal, spécialiste des automatistes et, particulièrement, de Paul-Émile Borduas. Dominicain (jusqu'en 1965), professeur à l'École des Beaux-Arts de Montréal (de 1960 à 1965), il a enseigné à Roger Langevin, frère de l'auteur.
12. François Hébert, Marcel Hébert et Claude Robitaille, *loc. cit.*, p. 23.
13. Jocelyn Pagé, «Entrevue avec Gilbert Langevin», *Focus*, vol. 1, n° 4, septembre 1977, p. 21.
14. C'est dans *Le Grand Robert de la langue française*, deuxième édition entièrement revue et enrichie par Alain Rey (1985), qu'on apprend l'existence de ce mot dont la définition est : «Rare. Qui affiche de la fraternité, qui témoigne avec ostentation de relations fraternelles, d'égal à égal.»

est du printemps de 1964: «Une idée très, très simple, presque simpliste, à nourrir d'images. [...] Un "isme" de plus, contemporain, comme une orange à la portée de ta main¹⁵.»

Par ailleurs, il suffit de lire des extraits de deux écrits de Langevin publiés en 1974 pour constater qu'il s'amuse à extensionner considérablement le champ d'apparition et de la chose et du nom. Qu'on en juge (j'ajoute entre crochets quelques utiles précisions):

Dans l'Est de Montréal, rue Panet¹⁶, c'est là que virent le jour des sculptures de Jean Gauguet-Larouche et Roger Langevin, des peintures de Liliane Morgan et Monique Bégin, mes premiers livres [*sic*: à partir de 1959] et mes premières chansons [à partir de 1966]. C'est là aussi [*sic*: à Roberval, en 1958] que furent fondées les éditions ATYS où parurent des œuvres de Jacques Renaud [1962], Georges Dor [1961], André Major [1961], Yves-Gabriel Brunet [1961], Marcel Bélanger [1962], Robert Lalonde [1965] et plusieurs autres. Dans cette espèce de mansarde pire que les taudis parisiens de Picasso, Brancusi et Max Jacob, nous vivions surtout d'espérance. Raoul Duguay et Juan Garcia vinrent souvent nous visiter [à partir de 1964]. C'est d'ailleurs à l'angle des rues Ontario et Panet que le fraternalisme, une philosophie d'avant-garde, fit son apparition. Une vraie naissance dans le style du p'tit Jésus dans son étable¹⁷!

Après mes premières rencontres avec Gaston Miron [1958] et Gilles Leclerc [vers 1960], période brève [1963] d'action politique en compagnie de François Mario Bachand, Raymond Villeneuve et Jacques Giroux qui devinrent membres du Front de libération du Québec par la suite. Plus tard, fondation, avec d'autres rêveurs de mon genre, du *Mouvement fraternaliste*. Le fraternalisme, alliage de marxisme et d'existentialisme, devait être la philosophie de notre génération. Le fraternalisme coïncida avec la phase beatnik [autour de Jack Kerouac, à partir de 1958¹⁸] et l'avènement du «pacem in terris» [Pacem in terris, encyclique de Jean XXIII, 1963] ou «peace and love» [la phase hippie, à partir de 1966]. Il coïncida avec le lancement de l'Opération 55 [1964¹⁹] et

15. Le Noctambule [pseudonyme de Gilbert Langevin], «Auto-questionnaire», *Les Cahiers fraternalistes*, op. cit., p. 24.
16. Jean Gauguet-Larouche, jusqu'en 1962, puis Gilbert Langevin et Liliane Morgan, habiteront le 2078 A, rue Panet; Roger Langevin et Monique Bégin habiteront de 1961 à 1963 le 2078 B, rue Panet; ces deux appartements seront dits «le panétarium» (EZZ, 19).
17. Gilbert Langevin, «19- pour un nouvel [*sic*] Montréal», *Le Devoir*, 18 mai 1974, p. XXVI.
18. Autour de Jack Kerouac et de son roman *On The Road* (1957), dont les premières critiques paraissent en septembre 1957; quant au terme *beatnik*, il est de ceux qu'un journaliste ou un critique donne à un mouvement, une école ou un groupe, et qui restent: «Dans le [*San Francisco*] *Chronicle* de juin [1958], Herb Caen donna aux jeunes rebelles l'étiquette «beatniks», parce qu'ils étaient aussi «décrochés» que Spoutnik, le satellite russe [lancé en octobre 1957] — mais le suffixe yiddish «nik» est aussi un diminutif très péjoratif» comme le rappelle Gerald Nicosia, *Memory Babe. Une biographie critique de Jack Kerouac*, traduction de Marcel Deschamps et Élisabeth Vonarburg, Montréal, Québec / Amérique, 1994, p. 595.
19. Cette opération, lancée en septembre 1964 par l'équipe du ministère de l'Éducation du Québec, vise «l'établissement de 55 commissions scolaires régionales, 55 plans régionaux d'organisation scolaire, 55 réseaux d'équipement scolaire régional» comme le rappelle le ministre d'alors, Paul Gérin-Lajoie, *Combats d'un révolutionnaire tranquille. Propos*

la naissance des Cégeps [1967]. Il coïncida aussi avec l'*Action Socialiste pour l'Indépendance du Québec* [1960], dirigée par Raoul Roy. En somme, le fraternalisme, un élément sociologique marginal dont on ne retrouve à peu près aucune trace dans la presse de l'époque. Autour de 1963, *Parti pris* allait enfin créer «le lieu et la formule» d'une réflexion radicale sur le devenir du Québec²⁰.

Il n'est pas difficile de constater que cela va de 1957-1958 à 1967, avec plusieurs marqueurs étonnants, rendant vraisemblables des passages entre des dates imprécises («par la suite», «Plus tard») ou rendant imprécise une date connue («Autour de»). Et l'on passe insensiblement d'une «philosophie» à un «mouvement», l'une et l'autre «à peu près» informulés et absents des débats de l'époque! D'autant plus diffus que non diffusés. Plutôt, en fait, infusés — à petites doses, à des petits groupes, parallèlement: «Utopie fraternaliste et poésie / guérilla souple et folie créatrice / terrorisme angélique» (inédit, années soixante-dix?), «Poésie: agréable agression douce» (inédit, 1989). Qu'est-ce à dire, sinon qu'il s'agit, entreprise ouverte, entreprise textuelle, de la constitution et de la nomination d'un «réseau» — de 1968 à 1972, *Réseau* aura été le titre projeté d'une première, puis d'une seconde rétrospective de ses poèmes — qui n'arrête pas d'aller d'un côté et de l'autre, de prendre contact et de couper le contact, épisodiquement, avec la réalité institutionnelle (littéraire et politique, essentiellement).

En ce sens, Gilbert Langevin est à la fois du côté de Marcel Duchamp qui, avec Rose Sélavy, ne s'est pas vraiment inscrit en tant qu'enjeu dans le référent éditorial, et du côté de Romain Gary qui, avec Émile Ajar, y a joué plusieurs cartes importantes. À la fois marginal et, c'est le cas de le dire, dans le feu de l'action:

Ceux qui ont lu ce que j'écris et publie depuis 1959, c'est-à-dire depuis vingt ans, ne se méprendront sûrement pas sur le sens de mon geste [remettre une partie du montant que représente ce prix à un organisme qui travaille pour la défense des prisonniers politiques du Québec]. Quant aux autres, j'ai l'honneur de leur affirmer que je n'ai jamais dissocié engagement social et culture, conscience nationale et littérature²¹.

et confidences, Montréal, CEC, 1989, p. 294. Cet intérêt pour l'éducation en général va ici de pair avec la participation, en 1973-1974 justement, de Gilbert Langevin, Patrick Straram, Armand Vaillancourt et Serge Lemoyne, entre autres membres de l'Atelier d'expression multidisciplinaire (ATEM), à des rencontres d'animation culturelle dans des cégeps et des universités. 55 n'est pas sans évoquer également l'année 1955 durant laquelle, dans *L'Étoile du lac*, hebdomadaire de Roberval, Langevin a publié ses premiers poèmes.

20. Gilbert Langevin, «Vaincrons-nous? Continuons le combat», *Maintenant*, n^{os} 137-138, juin-septembre 1974, p. 34.
21. «Déclaration de Gilbert Langevin» (en tant que récipiendaire du prix du Gouverneur général 1978, section poésie, Ottawa, 4 avril 1979), *Le Devoir*, 21 avril 1979, p. 23.

Note 3

Les pseudonymes. Le plus important est Zéro Legel : quatre séries d'«écrits de Zéro Legel» sont publiées et il y a des fragments d'une cinquième série²², sans oublier les petits dessins, assez nombreux, signés Zéro Legel. L'entreprise langevinienne étant plus confidentielle jusqu'aux récitals de poésie au Bar des Arts (1964), ou jusqu'au prix du Maurier remis par le ministre des Affaires culturelles (1966), ou jusqu'à l'album de Pauline Julien chantant Gilbert Langevin (1969), il va sans dire que le moindre pseudonyme est à peine remarqué, que son «effet» est à peu près nul. C'est peut-être à l'occasion de la parution de «Flash-back» — «rétrospective en hommage à Langevin (Gilbert) et Léger (Pierre)» — de Zéro Legel dans *Quoi* (1967), petite revue d'avant-garde, ou, plus certainement, à l'occasion de la reprise de cet écrit, avec plusieurs autres, dans *Les écrits de Zéro Legel* (1972), livre de Gilbert Langevin — celui-ci étant autant celui qui parle que celui dont on parle, le destinataire et le destinataire de l'hommage — aux Éditions du Jour, important éditeur, que l'enjeu s'impose.

J'écris *pseudonymes*, qui est le terme générique, alors que Langevin, à partir de 1973, dira, selon Fernando Pessoa, *bétéronymes* : «autres noms de moi-même», précisera-t-il. Pour celui qui dit avoir pris au pied de la lettre l'expression «se prendre pour un autre», cette «coterie inexistante», comme la nomme Pessoa²³, compte, en trois coups, une douzaine de noms fictifs dont la première apparition imprimée est la suivante :

— Gyl Bergevin (1958) et Régis Auger (1958-1975) ;

— Carmen Avril (1963-1992), Zéro Legel (1964, jusqu'à la fin), Le Noctambule (1964), Daniel Darame (1964-1975), Alexandre Jarrault (1964-1975) et Carl Steinberg (1964-1975) ;

— Auguste Mirabel (1972), Donat Céleste (1973), Cartebloc Etcétéra (1973), Danielle Darame (1973) et Joseph Achille (1975).

Sans entrer dans le détail de chacun d'eux, il est possible de remarquer que, outre Zéro Legel, associé à toutes les formes d'écriture (prose

22. *Les écrits de Zéro Legel* (Éditions du Jour, 1972), *La douche ou la seringue* (Éditions du Jour, 1973), *L'avion rose* (Montréal, Éditions La Presse, 1976) et *Confidences aux gens de l'archipel* (Montréal, Triptyque, 1993) ; la cinquième série s'est intitulée *Les révélations de Coco le cacochyme* (dès 1981), mais aussi *Bibliographie [sic] de Coco Berlurette dit Jacques le cacochyme* (vers 1987).

23. François Hébert, Marcel Hébert et Claude Robitaille, *loc. cit.*, p. 26. L'aujourd'hui célèbre lettre (13 janvier 1935) que Fernando Pessoa, le grand poète portugais, envoie à Adolfo Casais Monteiro sur cette question est traduite partiellement dès 1957 dans *Le Surréalisme, même* (Paris, n° 2, printemps 1957) ; cette référence est déjà dans Armand Guibert, *Fernando Pessoa*, Paris, Seghers, coll. «Poètes d'aujourd'hui», n° 73, 1960 (l'extrait cité ici est à la p. 27). La lettre complète est dans José Blanco, *Pessoa en personne. Lettres et documents*, traduction par Simone Biberfeld, Paris, Éditions de la Différence, coll. «Littérature», 1986, p. 297-307.

narrative, fragment, aphorisme, poème) et à tous les rôles (-ro Le- / rôle : « en dérive ou temporisant / que fabriques-tu derrière ton rôle²⁴ »), les deux pseudonymes utilisés le plus fréquemment et le plus longtemps sont Régis Auger, hypergramme du prénom de son frère (R. Auger / Roger²⁵), dont on annonce, en quatrième de couverture de *Nouveautés poétiques*, un roman intitulé *Flots sans rivage* qui, bien sûr, ne paraîtra pas, et Carmen Avril, étymologiquement « chant, poème » né en avril — Gilbert Langevin est né le 27 avril 1938 —, relayé en 1989 par la publication d'un recueil précisément intitulé *Né en avril*.

Par ailleurs, à l'autre extrémité, le pseudonyme qui ferme la série est Joseph Achille, autres prénoms, en fait, de Gilbert (Achille étant par ailleurs le prénom du grand-père paternel). Mais n'apprend-on pas, en 1975 justement, qu'Émile Ajar, dont Alexandre Jarrault est l'hypergramme (A. Jarrault / Ajar), est un pseudonyme²⁶. On passe du patronyme qui désigne le baptistaire (et la famille restreinte, canadienne-française, catholique) au pseudonyme qui désigne le pseudonymat (et la famille symbolique, internationale, etc.) en faisant allusion à un pseudonyme qui vient d'être reconnu tel !

A.J. se retournant en J.A. (ou Langevin en Alexandre) en 1975 comme Auger en Régis en 1958 ou, de façon plus serrée encore (Jarrault rimant aussi avec R. Auger et avec Zéro), Legel en Legel. O étant à la fois un chiffre (zéro) et une lettre (o majuscule, comme dans *Origines 1959-1967*²⁷), une mire (en première de couverture d'*Ouvrir le feu*²⁸, autour du O du titre), un point noir (au centre d'une page, au début des quatre sections de *Novembre*²⁹, point dont le diamètre est exactement celui du O du titre) et un cercle (en quatrième de couverture de *Chansons et poèmes 2*³⁰), puis un « cercle ouvert à tous les risques³¹ » : C comme dans

24. Gilbert Langevin, *L'avion rose*, op. cit., p. 93.

25. Roger Langevin a toujours entendu son prénom dans cet hétéronyme, allant même jusqu'à proposer que son frère ait pu se considérer, voire se constituer, « lui à travers moi » (me suggère-t-il le 30 juillet 1996), comme le fou ou le sot (-s Au-) du roi (*rex, regis*, en latin).

26. À l'occasion de l'entrevue d'Émile Ajar par Yvonne Baby (*Le Monde*, 10 octobre 1975). L'achevé d'imprimer de *Griefs* (Montréal, l'Hexagone, 1975), recueil de Gilbert Langevin où apparaît Alexandre Jarrault pour la dernière fois, est de décembre 1975.

27. Gilbert Langevin, *Origines 1959-1967*, Montréal, Éditions du Jour, 1971.

28. *Id.*, *Ouvrir le feu*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Les poètes du jour », 1971.

29. *Id.*, *Novembre*, suivi de *La vue du sang*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Les poètes du jour », 1973.

30. *Id.*, *Chansons et poèmes 2*, Montréal, Éditions Québécoises/Éditions Vert Blanc Rouge, 1974.

31. Déjà, dans *Les écrits de Zéro Legel* : « Régis Auger, qui arrivait de Chibougamau, les poches pleines d'argent, embarque dans notre galère nouveau style : un organisme en liberté... cercle ouvert à tous les risques... université mobile à tours de bras née de la houle et du soleil au cœur des cages. » (EZ, 17) Selon le rapport « Poésie ou Poésie », posé dès 1966 (EZL, 82). « Vivre et écrire, quel hiatus ! » commente Jacques Brault dans

*Comme un lexique des abîmes*³², U comme dans *Ultimacolor*³³, entre autres exemples.

Température de l'eau, voire du «petit Gilo», qui gèle, ou température de la glace qui fond, voire du miroir qui se brouille, température à la frontière du liquide et du solide, du froid et du chaud, zéro se dit d'une grandeur nulle. En ce sens, «G.Z.L.» (inédit, 1967), qui pousse plus loin d'une lettre le Gyl du premier pseudonyme, tout en le pointant et le désagrégeant, est un emblème impossible: autant Zéro Legel que Gilbert Langevin, ou par contrepèterie «Gilvin Langebert», ou par infratexte (le vin / [le] sang, [les] langes [du] ber / l'ange noir) «Gilchrist Langenoir»³⁴, véritable oxymore. Palindrome, oxymore, contrepèterie, jeux alphabétiques et textuels, mixtes de lisible et de visible, toutes manières de (se) déployer en (se) reployant, d'ouvrir en refermant.

Note 4

Alliance, Société, Académie, Association, Mouvement, Assemblée: autres termes du «Système langeviniste». Après le côté individuel, le côté collectif de celui qui, tant de fois, se sera pris pour un autre. Autant, revenant en arrière (par «Flash-back») en 1966, peut-il avoir voulu «n'être à la dérive d'aucune autre folie que la mienne» (*EZL*, 22) et «se retrouver tant bien que moi les deux pieds sous les jambes» (*EZL*, 25³⁵), autant, revenant en arrière (par «Auto-psy») en 1989, doit-il constater: «Il est très difficile de se prendre pour un autre, beaucoup plus que la plupart des gens le croient, handicapé de ne pouvoir s'identifier à ce fantôme qui se profile au centre de soi»³⁶. Dans les deux cas, le trait d'union désigne l'impossible collusion «avec cet absent que nous sommes ou que nous sommes d'apparaître» (inédit, 1978 ou 1979), l'impossible composition de ce moi qui, tant bien que moi, est, tant bien que mal, cet *al* — *et al.*, et les autres — dilaté dans *avril* ou ramassé dans *fraternaliser*.

Cela commence à Jonquière, durant l'année scolaire 1957-1958 (il est en rhétorique), avec l'Alliance Artistique, groupe d'une dizaine d'étudiants qui fonctionne en séminaire, se réunissant une fois la semaine, le vendredi

une note de 1973 à un chapitre de 1967 de *Chemin faisant*, Montréal, Éditions La Presse, coll. «Échanges», 1975, p. 149.

32. Gilbert Langevin, *Comme un lexique des abîmes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. «Radar», 1986.

33. *Id.*, *Ultimacolor* suivi de *Espace appelle écho*, Jonquière, Éditions Sagamie-Québec, 1988.

34. C'est dans «Flash-back» qu'on retrouve, véritable coffre au trésor (autobiographie et onomastique), autant «le petit Gilo» que «Gilvin Langebert» et «Gilchrist Langenoir».

35. Ces citations se trouvent dans la section «Les tiroirs» des *Écrits de Zéro Legel*, qui s'ouvre aussi sur le passé.

36. Gilbert Langevin, *Le dernier nom de la terre*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Poésie», 1992, p. 72.

après les cours, dans le sous-sol des parents de l'un d'eux, et faisant des commentaires sur les livres lus, surtout, ou les films vus. Ce fonctionnement parallèle et en petit groupe, d'une part, ce nom, d'autre part, sont la matrice d'un large pan de ce qui, jusqu'à la fin, adviendra³⁷. Qu'on en juge :

- durant l'année scolaire 1961-1962, parallèlement aux cours de littérature et de rédaction française qu'il donne, deux fois par mois, à l'Université ouvrière de Montréal, Gilbert Langevin fonde et dirige l'Institut Atys dont les «cadres et projets» parlent d'enseignement, de conférences et de récitals de poésie; un prospectus, dûment imprimé (novembre 1961), rappelle: «Fondé en 1957 (autrefois connu sous le nom d'Alliance Artistique), l'Institut ATYS est une filiale de la Coopérative dite de la Nouvelle Vague», une autre filiale étant, bien sûr, les Éditions ATYS³⁸;
- durant l'été de 1966, quand il écrit «Flash-back» justement, il l'écrit (et le publiera) sous le pseudonyme de Zéro Legel, «membre de la Société Aroyale / et de l'Académie Néo-Gaga» (EZZ, 65), SA étant le palindrome condensé d'Atys, ANG l'hypogramme de Langevin;
- au printemps de 1971, sur la page titre d'un tapuscrit qui ne paraîtra pas, Gilbert Langevin «de l'Académie Laquelle», liant l'article et le nom, pose — l'Académie... Laquelle? —, puis en remet dans l'isotopie économique lors de la réfection manuscrite et tapuscrite du prospectus de 1961: «Institut ATYS — INTERNATIONALE FRATERNALISTE / coopérative sans but lucratif / au service de la poésie depuis 1958 / ou l'Académie Laquelle en Action(s)»;
- durant l'été de 1976, dans une lettre à Roger Lemelin à propos d'Hubert Aquin, il dit clairement où il loge, de l'isotopie économique à l'isotopie politique: «Il n'est d'aucune Académie, lui, mais nous sommes nombreux à savoir qu'un écrivain, avant de faire partie d'une quelconque Académie, appartient d'abord à son peuple³⁹».

C'est après 1983 et jusqu'à la fin (la plupart des occurrences, ici, sont inédites) qu'il revient sur la question du nom et reprend la chose, si je

37. Roger Langevin me suggère (le 27 novembre 1996) que le désir de Gilbert de jouer avec l'auteur et avec l'autorité — poésie et charlatanisme, poésie et pseudonymie, etc. — pourrait bien avoir commencé, cette année-là, dans le cadre d'un cours de littérature ou d'histoire, à l'occasion d'un travail où il fallait, comme il se doit, étayer de citations son argumentation, Gilbert inventant plutôt, pour les besoins de la cause, telle phrase d'autorité dans le style de l'autre (l'autre étant, sauf erreur, le chanoine Groulx). Le subterfuge, se souvient son frère qui était là, avait bien fonctionné.

38. Qui, ainsi, peuvent commencer en 1957 plutôt qu'en 1958.

39. Gilbert Langevin, «L'écrivain appartient d'abord à son peuple», *Le Devoir*, 13 août 1976, p. 4.

puis dire, à zéro. En repartant, donc, de l'Académie française (fondée en 1634), qu'il transforme en Académie française d'Amérique (1983-1989), en Académie France-Amérique (1988), en Académie américaine (1988-1994), puis en Alliance américaine (1988), puis en Association franco-américaine (1989), «origine» du Mouvement fraternaliste-sororiste américain (1989) — lui-même issu de la «conciliation» du Mouvement fraternaliste (1985) et de l'Association sororiste (1985) —, puis en Parti fraternaliste américain (1989) afin d'advenir autant à «Gilbert Langevin / de l'Assemblée Nationale Américaine [...]» (1994 — ceci coïncidant d'ailleurs, avec la victoire, en septembre, du Parti québécois⁴⁰) ou de l'Académie nationale américaine (1994) qu'à «Gilbert Langevin / [...] de la Société royale du Saguenay» (1989-1994), puis à «CNA Gilbert ANGe» (1995)⁴¹. Palindromes (AFA, ANA, NA / AN, SRS) ou non (AA), ils constituent tous des mobiles : Ci-Gît l'auteur, désormais, littéralement. Plus l'œuvre se clôt et s'expose, nue, abondante, encore peu lue ou non encore publiée, plus l'autorité, cette autre fiction, se dit, enfouie dans l'intimité de ses marges manuscrites.

Il n'est pas difficile de constater qu'en juillet 1966, au lendemain de la défaite du Parti libéral de Jean Lesage, les titres de Zéro Legel, «membre de la Société Aroyale / et de l'Académie Néo-Gaga», font allusion négativement à la Société royale du Canada (fondée en 1882) et à l'Académie canadienne-française (fondée en 1944), deux organismes alors nettement associés à une vieille garde, voire à un fédéralisme traditionnel⁴². À partir de 1983, au-delà du premier référendum sur la souveraineté du Québec (1980), de la réélection du Parti québécois (1981) et du rapatriement de la constitution canadienne (1982) par Pierre Elliott Trudeau, premier ministre du Canada, l'allusion au roi d'Angleterre peut être remplacée, dans «Gilbert Langevin / [...] de la Société royale du Saguenay», par une allu-

40. «Le PARI Américain Souverainiste deviendra-t-il un jour Le PARTI Américain Souverain?» (inédit, février 1995) Ce PAS, celui de la «transformation continue» selon Borduas, est le pas du passage, le «pas gagné» selon Rimbaud.

41. Signature d'un document de quatre pages, écrit à l'hôpital Notre-Dame cinq jours avant sa mort, dans lequel il nomme une quinzaine de personnes (poètes, auteurs-compositeurs-interprètes, photographes, politiciens); CNA est l'acronyme de «Chef naturel des Américains».

42. Un exemple de polarisation, voire de connivence, institutionnelle entre ces deux organismes: Gabrielle Roy, qui a publié en 1945 son premier livre, *Bonheur d'occasion*, reçoit pour ce roman la Médaille de l'Académie en 1946 et devient membre actif de la Société royale en 1947. Plus tard, exemples d'un autre type de polarisation, André Laurendeau, rédacteur en chef du *Devoir*, et Pierre Elliott Trudeau, professeur agrégé à la Faculté de droit de l'Université de Montréal, en seront aussi membres actifs: le premier, plutôt canadien-français (on dira bientôt québécois), en 1961; le second, plutôt canadien, en 1964.

43. Le «royaume du Saguenay», faut-il le rappeler, apparaît pour la première fois dans la relation du deuxième voyage de Jacques Cartier (1535-1536). L'ensemble nécessairement flou que cette formule désigne alors englobe la région du Saguenay-Lac-Saint-

sion au roi de France et au royaume du Saguenay⁴³, allusion déjà faite dans «Atys / Nouvelle-France», désignatif mixte d'un état d'avant le christianisme (passé religieux) / d'avant la conquête (passé politique) qui mène, spécifiquement, à cette région montagnaise — Thaïssia Harvey, mère de l'auteur, a du sang amérindien — où il est né: Saguenay / *Né en avril*. De ce microcosme, donc, au macrocosme, pays et continent mêlés: Amériquois⁴⁴. De la perte de cet état naît l'oblique identité d'une maison d'édition.

J'ai dit: la matrice. C'est non seulement l'idée de regroupement de quelques individus, aimés et amis, mais c'est aussi le commencement d'un «réseau», comme A est le commencement de l'alphabet — et de l'œuvre: *À la gueule du jour*, premier recueil (1959) —, comme A- (Alliance), Ar- (Bar des Arts, Société Aroyale), A-tis- (Atys: Éditions, Institut, Galerie), A-s- (Association) et A-que (Académie) sont, exactement, les lettres d'*Artistique*. De 1957 à 1995, il aura suffi d'une idée et de quelques mots, élevés au rang de termes, pour constituer d'abord, pour reconfigurer ensuite, *ad libitum* ou presque, dans l'ordre du langage essentiellement, son propre personnage (hétéronymes) et sa propre compagnie (titres).

Dans l'ordre du langage essentiellement, bien qu'il y ait ici un vrai prospectus (en 1961) et là du vrai papier à lettres (en 1985), bien qu'il y ait aussi quelques affiches et programmes, dûment imprimés, présentant l'auteur-compositeur-interprète. Ainsi, Gilbert Langevin *est* les Éditions Atys / Nouvelle-France (1963) qui deviennent Atys / Fraternalisme (1970) — Fraternalisme étant, dans le dispositif, l'hypergramme de France —, puis, sous le nom d'Atys / Nouvelle*France (1984), le producteur du spectacle «*LANGEVIN comme il parle comme il chante*», reprise du titre de l'album de Pauline Julien chantant Gilbert Langevin (*Comme je crie... comme je chante...*, 1969), lui-même emprunté à la chanson éponyme («Comme je crie / comme je chante»). De la barre oblique à l'astérisque — ou de l'échelle à cinq barreaux à l'étoile à cinq branches —, en passant par les points de suspension et le point suspendu comme s'il était un trait d'union, il n'y aurait plus d'alternative, voire d'opposition, il s'agirait, essentiellement, de s'élever:

Jean, l'île» (ou, graphie d'époque, «ysle») que serait la région bordée par la rivière Saguenay, le fleuve Saint-Laurent et la rivière Outaouais, voire ce lieu «si difficile à situer et qui serait vers les Grands Lacs ou, plus probablement, vers l'Amérique espagnole» comme le résume Marcel Trudel (*Jacques Cartier*, textes choisis, Montréal/Paris, Fides, coll. «Classiques canadiens», 1968, p. 68). Qu'il y ait, dans les marges, quelque rapport entre ce mythe et la réalité, entre cette île et l'île de Montréal, comme entre le Québec et l'Amérique (voir note 44), il n'y a pas de doute.

44. «Amériquois: Québécois des Amériques» (inédit, 1995). Première occurrence du terme, néologisme langevinien, dans *La vue du sang* (op. cit.), recueil écrit en 1970.

Les Promotions de l'Échelle à l'Étoile

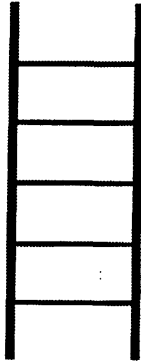
• présentent •

poésie



poéVie

Photo Eric Lemarchand



récital

international

avec accompagnement

visuel et musical

GILBERT

LANGEVIN

ET AUTRES

ARTISTES

LIEU:

DATE(S):

HEURE(S):

ENTRÉE:

COMMANDITAIRES:

Par le biais de cette affiche (septembre 1988), emblématique à tous égards, un programme poétique se donne littéralement en spectacle : de Legel à l'Échelle et de *l'et al.* à l'Étoile qui, métaphore ultime⁴⁵, sera dite «L'étoile de CLAUDE Léveillé à BAIE des SABLES», mixte de *L'étoile d'Amérique*, chanson (1969) — hypergramme d'«Amériquois» —, et de *Baie des sables*, pièce instrumentale (1965) que, entre la publication de *Novembre* suivi de *La vue du sang* (en août 1973) et celle de *La douche ou la seringue*, deuxième série des *Écrits de Zéro Legel* (en décembre 1973), il avait commenté ainsi :

La pièce que nous venons d'entendre, qui est «Baie des sables» de Claude Léveillé, est une pièce, d'après moi, romantique. Mais j'adore le romantisme et puis, si les gens étaient plus romantiques, peut-être qu'il y aurait moins de guerres, moins de discrimination à travers le monde. Alors, je tiens beaucoup au romantisme, je lui accorde une très grande importance parce que c'est une qualité : c'est une qualité d'âme, une qualité d'amour. Et il me semble qu'on ne devrait pas rejeter le romantisme, surtout à travers le désert de machines dans lequel nous habitons les trois-quarts du temps⁴⁶.

Note 5

Les épigraphes et les dédicaces : autres termes encore du «Système langeviniste». Ici aussi, il y a d'importantes variations dans le temps de la publication et dans l'espace du livre. Les recueils dont les pages sont sans autre inscription que celle du poème même (dans des sections désignées par des chiffres ou des titres) sont peu nombreux : *Un peu plus d'ombre au dos de la falaise*⁴⁷, *Le cercle ouvert* suivi de *Hors les murs*, *Chemin fragile* et *L'eau souterraine*⁴⁸, dernier livre publié de son vivant. Vingt-quatre des trente-quatre autres recueils sont plus ou moins investis et déplacés par des épigraphes et des dédicaces.

Deux exemples, seulement, de ce qu'on y rencontre. Dans *Griefs*, premier recueil publié à l'Hexagone (1975), les six sections sont toutes précédées (sauf la première) et suivies d'une épigraphe signée Carmen Avril ou Joseph Achille, entre autres, ou Huguette Gaulin, poète aussi réelle que l'auteur, morte en 1972⁴⁹, le «peuple de miroirs à convaincre»

45. Voir note 41.

46. Jeannine Paquet, [entretien avec Gilbert Langevin], série *Leur violon d'Ingres*, Pierre Rainville réalisateur, CBF-FM, 3 novembre 1973. Baie-des-sables est le nom d'une plage près de Métis-sur-Mer, en Gaspésie. À la même époque, à la question «Tu acceptes l'étiquette de poète lyrique?», il répond : «Non. Au contraire, je pense que ce que je fais est bien lapidaire, ramassé. Peut-être un romantique moderne, mais pas un lyrique.» (François Hébert, Marcel Hébert et Claude Robitaille, *loc. cit.*, p. 26)

47. Gilbert Langevin, *Un peu plus d'ombre au dos de la falaise*, Montréal, Éditions l'Estérel, 1966.

48. *Id.*, *Le cercle ouvert*, suivi de *Hors les murs*, *Chemin fragile* et *L'eau souterraine*, Montréal, l'Hexagone, 1993.

49. Sur son œuvre, voir André Gervais, *Sas*, Montréal, Éditions Triptyque, 1994, p. 227-238.

pouvant bien être aussi, via telle initiale (Hexagone, Huguette), celui de tous ces hétéronymes «que nous hébergeons en nous-mêmes» (EZL, 43).

Par ailleurs, c'est à partir de 1971 et jusqu'en 1990 que les dédicaces à sa, puis à ses compagnes vont se multipliant. À tel point que, dans le même recueil, il peut y avoir des dédicaces à deux d'entre elles. *Chansons et poèmes 2, L'avion rose*, troisième série des *Écrits de Zéro Legel, Mon refuge est un volcan*⁵⁰ et *Le fou solidaire*⁵¹ ont en effet un poème ou une section dédié à Mireille Despard (années 1971-1974) et à Ginette Garand (années 1974-1982). Dans *Les mains libres*⁵², le bien nommé, n'y a-t-il pas au moins quatre poèmes dédiés à Liliane Morgan, à Mireille Despard, à Ginette Garand et à Jeannine Thomas (qu'il vient de rencontrer), embrassant ainsi la presque totalité de ses amours?

On voit mieux peut-être, maintenant, que tout se joue, de 1957 à 1964, de A (Artistique) à Z (Zéro), de Atys / Cybèle à Zéro Legel, via telle Alliance (du Lac-Saint-Jean à Montréal):

Je me considère comme un
révélationniste relationnaire
révoltaire fraternaliste
provocateur à la conciliation des contraires (inédit, 1978?)

En passant par G et par L (Georges Larouche, poète et avocat de Jonquière rencontré en 1957, Gilles Leclerc, essayiste, et Jean Gauguier-Larouche, sculpteur, tous deux rencontrés vers 1960), par K (Kierkegaard, Krishnamurti, mais aussi Jacques Cartier, Carmen Avril, «Clinique de l'Annonciation / Abbaye Saint-Denys-Garneau⁵³», EZL, 65, etc.) et par R («publication évolutionnaire» est-il dit sur la page titre des *Cahiers fraternalistes*, «le révoltaire» est-il dit de Zéro Legel — inédit, 1967 —, etc.).

De A (Anders Celsius, qui crée l'échelle thermométrique centésimale) à Z (Zéro Legel, qui fait l'étoile: «Il faut de la neige dans le cristal quand le mercure occupe ses repaires» — inédit, 1994 ou 1995), littéralement, «j'autologue» (EZL, 79). Le A devenant alors, iconiquement, l'étoile.

Note 6

Deux exemples, ici encore, de ce qu'on rencontre, chez Gilbert Langevin, à la frontière du privé et du public.

50. *Id.*, *Mon refuge est un volcan*, Montréal, l'Hexagone, 1977.

51. *Id.*, *Le fou solidaire*, Montréal, l'Hexagone, 1980.

52. *Id.*, *Les mains libres*, Montréal, Éditions Parti pris, coll. «Paroles», 1983.

53. C'est encore dans «Flash-back» qu'on retrouve autant cette clinique — aujourd'hui: Centre hospitalier des Laurentides — où l'auteur a fait, durant l'été 1966, un premier séjour de quelques mois, que cette abbaye — l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac — où Saint-Denys Garneau et ses amis, durant les années trente, allaient se recueillir. «Flash-back» a été écrit, essentiellement, en quatre jours, juste avant d'entrer en clinique; certains ajouts ont donc été faits pendant ou après ce long séjour en clinique suivi du bref séjour à l'abbaye.

Allant chez ses frères ou chez ses amis, il «emprunte» un livre (de lui ou d'un autre, dédié à ce frère, à cet ami, à une compagne même), un disque ou une cassette, pour le «donner» à une autre personne chez qui il «emprunte»... Pas nécessairement les mêmes jour, mois ou année. Comme ça, simplement, ouvertement, si je puis dire, afin que les biens symboliques circulent mieux, circulent plus, librement. Ne nomme-t-il pas ce commerce paradoxal, à la fois vol et troc, vol et change (de contextes, de références), «kleptoéchange»⁵⁴.

De la même façon, il n'hésite pas à «donner» au chauffeur de taxi, parce qu'il n'a pas toute la monnaie qu'il faut, l'édition de luxe, illustrée et éditée par Monique Dussault, graveure, de *Fables du temps rauque (pour l'enfant d'autrefois)*⁵⁵, le soir même du lancement⁵⁶! C'est déjà, en acte, le royaume du Saguenay (là «où il y a infini or, rubis et autres richesses»⁵⁷): CNA n'est-il pas l'hypogramme de Donnacona (on donne à... ce qu'on a / ce qu'on n'a)? Dépenser, sans réserve et sans gain.

Dans l'espace public (tavernes, restaurants, cafés, bars, parcs, etc.), montréalais essentiellement, d'aucuns estiment que, pendant une trentaine d'années, il a disséminé, animateur, improvisateur et client, quelques milliers de poèmes et d'aphorismes, mais aussi de paroles de chansons, dont seul un «appel à tous», appuyé par une visite systématique des lieux, pourra donner quelque idée de l'ampleur réelle.

*
**

Être «L'Ange 20» (EZL, 66) — du 2078 A, rue Panet — durant les années soixante avec Liliane Morgan, puis «Le treize heureux» de la fin des années soixante-dix avec Ginette Garand⁵⁸. Lancer au début des années quatre-vingt autant «Aimer est un très grand pays mais comment / l'habiter» que «Dans quel état êtes-vous? Dans l'État du Québec. Un état lamentable»⁵⁹.

54. Vers 1992-1993, selon Normand Baillargeon, journaliste et ami de l'auteur, qui me le raconte (10 octobre 1996).

55. Gilbert Langevin, *Fables du temps rauque (pour l'enfant d'autrefois)*, Montréal, Éditions du Pôle, 1981.

56. Roger Langevin, sculpteur, et Jean-Guy Therrien, vidéaste et ami de l'auteur (de 1984 à 1991, particulièrement), séparément, m'ont conté cette anecdote.

57. Marcel Trudel, *op. cit.*, p. 79.

58. Gilbert Langevin, *Le fou solidaire*, *op. cit.*, p. 7-23. Faut-il ajouter que le s / z de «très» / «treize» recoupe, si je puis dire, celui d'«Atys» / «Zéro»?

59. La première citation (*Hobo-Québec*, n^{os} 46-47, automne-hiver 1981, p. 8) a d'abord été un graffiti signé G.L. et «trouvée» par Dominique Tremblay, violoniste, dans les toilettes d'un restaurant montréalais où, à l'automne 1980 — sur l'isotopie politique, on vient à peine de sortir du référendum sur la souveraineté du Québec —, ils mangent ensemble à l'occasion de la préparation et de l'enregistrement du disque (poèmes, chansons et entrevue de Langevin) réalisé par Pierre Labelle, Montréal, Radio-Canada International, 1980. Cette phrase deviendra, en novembre 1983, le refrain de la chanson *Aimer*

Miser sur l'être — «une poésie de la planète ou d'un plan d'être» (inédit, 1988) — plutôt que sur l'avoir : autant «cette voix que j'ai / cette voix je vous la donne / c'est tout ce que j'ai» qu'«Écrire vit dans la voix [...]»⁶⁰. Miser sur l'être et éviter d'être un poète seulement, un parolier seulement, un «directeur-fondateur de Ceci, Cela» (EZI, 78) seulement, un utopiste seulement, un animateur seulement, un improvisateur seulement, un patronyme seulement, un marginal seulement — et quelques autres rôles encore.

De «Harvey-Langevin»⁶¹ à «Harvey Davidson» (inédit, 1994), ou de «Langevin dit Lacroix»⁶² à «Langevin-Lacroix» (inédit, 1994), qu'il détourne le prénom de Koresh — tiens, un autre K —, «Christ» de la secte des Davidiens, et joue sur cette «île en forme de V»⁶³ au cœur du nom de fille de sa mère, décédée en 1972, ou qu'il fasse de «2 traits d'union qui font l'amour devant la mort»⁶⁴ — croix qui, depuis la fin des années soixante, s'ajoute à sa signature⁶⁵ — un autre nom qu'il unit au sien, il aura fait le tour, en quelque sorte, de son nom. La chaîne des signifiants, dans l'engrenage d'une motocyclette infratextuelle, l'aura mené — «Né en moins / né en moi / né en nous donc» (inédit, 1989) — jusque-là. Langagevin : est-ce bien lui?

(musique : Dominique Tremblay), dont la première mouture est créée dans le cadre du spectacle *Histoire d'aimer* au studio du Musée d'art contemporain. La seconde citation, qui est de 1982, est dans *Confidences aux gens de l'archipel*, Montréal, Éditions Triptyque, 1993, p. 49.

60. Gilbert Langevin, *Chansons et poèmes 2*, Montréal, op. cit., p. 7; *Confidences aux gens de l'archipel*, op. cit., p. 7.

61. *Id.*, *L'avion rose*, op. cit., p. 90.

62. Zéro Legel alias Gilbert Langevin dit Lacroix, «La revanche des sleeping-bags» (poèmes datés «Île de Montréal / Janvier 1979»), *Hobo-Québec*, n^{os} 36-37, janvier-mars 1979, p. 5.

63. Gilbert Langevin, *Entre l'inerte et les clameurs*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. «Radar», 1985, p. 24.

64. *Id.*, *Noctuaire, Origines 1959-1967*, op. cit., p. 189.

65. Par exemple, lorsqu'il signe en 1971 une copie manuscrite des paroles de la chanson de lui (écrite en 1968) alors la plus connue, *Le temps des vivants* (musique : François Cousineau, interprète : Pauline Julien), afin qu'elle soit reproduite dans le cahier accompagnant le disque collectif intitulé *Poèmes et chants de la résistance 2*. La même année — sur l'isotopie politique, on vient à peine de sortir des Événements d'octobre —, il proposera aux Éditions du Jour un recueil intitulé *Trente-trente. 30 poèmes / 30 chansons*, qui finalement ne paraîtra pas sous ce titre et sous cette forme. En même temps, Denys Arcand tournera un long métrage intitulé *Calibre 45*, qui sortira, lui, mais intitulé *La maudite galette* et Gerald Godin, qui a publié un bref «Journal d'un prisonnier de guerre» (*Québec-Presse*, 1^{er} novembre 1970) suite à son emprisonnement durant ces Événements, se fera photographe frontalement en train d'écrire à la machine, un fusil de chasse exactement posé sur le cylindre de cette machine. Cette année-là, manifestement, ils n'ont pas choisi : ils ont pris, littéralement (en mots et en images), les armes!